

Ci-contre, cette allégorie est l'une des quatre statues de marbre ornant le pont Santa Trinità. C'est sur ce dernier que Dante, poète florentin, aurait rencontré sa muse, la douce Béatrice. Ci-dessous, après une cure de soleil à la terrasse du café Rivoire, prendre un bain de fraîcheur dans un jardin, bien à l'abri derrière les hauts murs d'un palais. Page de droite. Les mises en scène baroques du palais Corsini mettent en lumière la richesse et le savoir-faire d'une époque révolue.



Bien avant de s'y être rendu, il y a des villes qu'on croit déjà connaître et, qui, à distance, agissent sur l'envie. C'est le cas de Florence, « miraculeusement embaumée et semblable à une corolle parce qu'elle s'appelle la cité du lys », écrit Marcel Proust, qui l'a longuement rêvée avant de la découvrir un jour de printemps. Un lys emblématique encore aujourd'hui, mais rougi par les luttes qui au début du XIII<sup>e</sup> siècle avaient lancé les Gibelins, partisans de l'empereur, contre les Guelfes, ceux du pape. Un lys de fureur et de sang qui concentre aussi toute l'histoire de la Renaissance. Féminine seulement par son nom, Florence s'affirme moins éprise de séduction que d'intelligence et d'orgueil. On le mesure dès l'arrivée, alors que le taxi longe des palais aimables comme des prisons. Les Strozzi, les Pazzi, les Bardi, les Peruzzi (les nommer toutes prendrait des pages), ces grandes familles, dont les noms rythment la toponymie du lieu, y vivent encore à l'ombre de leurs mythes. Pas de fleurs aux façades. Les arbres manquent. Les fenêtres sont closes, les portes inviolables. Aucune concession à l'ornement, aucune dentelle gothique comme à Venise, aucune volute baroque comme à Rome, mais la pierre, choisie dans les carrières des proches montagnes et taillée en cubes énormes, semblant répondre à l'ordre d'un prince qui régnait sur des géants. On pense alors à Laurent de Médicis, devenu « Le Magnifique » en 23 ans de pouvoir absolu sur une ville dont il a fait la fortune et tout autant l'éternité. Envisager l'histoire de l'art sans Florence, c'est en rayer les noms de Masaccio, Uccello, Botticelli, Donatello, Raphaël... Le taxi ralentit devant une riante mosaïque de marbres verts et rose pâle. « *Il Duomo* », murmure le chauffeur. Les grappes de touristes, les chevaux des carrioles plongés dans leurs sacs d'avoine, les *carabinieri* plastronnant



devant leurs véhicules n'existent plus face à cette cathédrale à la fois majestueuse et légère comme le proche campanile dessiné par Giotto. L'imposante coupole, haute de 106 m, une prouesse technique du génial Brunelleschi, s'impose comme le symbole de la ville. Sa construction commencée au début du XIV<sup>e</sup> aurait duré quatorze années. On a beau la voir partout, recyclée, jusqu'à la nausée, en objets souvenir, on ne s'en lasse jamais.

### Moins fashion victim qu'à Milan

Pour la suprématie de la pierre, rappel métonymique de la puissance de l'argent, pour le tracé géométrique des rues, Florence se rapproche de New York, un New York à taille humaine. En quelques

### Florence n'a plus de secret pour Laurence

Ce sont ses recherches qui ont mené Laurence Aventin au bord de l'Arno. Spécialiste des chaires d'église, cette jeune historienne d'art découvre la ville à travers ses bibliothèques, dont la Kunst, une collection d'ouvrages unique au monde. Les rigidités du système universitaire français lui refusant un poste fixe, elle décide de devenir guide free-lance et organise des visites de palais et jardins privés. « Ville pour intellectuels », Florence lui plaît pour sa douceur de vivre et la liberté donnée aux femmes, comme elle, indépendantes. Les célibataires de 30 à 50 ans y coulent, dit-elle, des jours heureux. Contact : [l.aventin@libero.it](mailto:l.aventin@libero.it)

